

Les abeilles sont-elles un animal politique ?

Stéphane Legrand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4325>

DOI : [10.4000/labyrinthe.4325](https://doi.org/10.4000/labyrinthe.4325)

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 109-113

ISBN : 9782705688400

Référence électronique

Stéphane Legrand, « Les abeilles sont-elles un animal politique ? », *Labyrinthe* [En ligne], 40 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4325> ; DOI : [10.4000/labyrinthe.4325](https://doi.org/10.4000/labyrinthe.4325)

Les abeilles sont-elles un animal politique ?

Stéphane LEGRAND

On trouve chez Aristote, dans le livre I des *Politiques*, l'idée que même si la cité procède de l'individu, de la famille et du village, elle les précède selon l'essence : elle est la forme qui seule leur donne à la fois une unité et une autonomie, un accomplissement. Elle est leur fin, ce en vue de quoi ils existent – individu compris. C'est en ce sens précis qu'on peut dire que l'homme est un animal politique par nature. Et que la cité est une réalité *naturelle*. Le citoyen devient virtuellement un des noms propres de l'homme. Aristote fixe donc dans le même geste les limites externes de l'humain. Il ajoute : « Et celui qui est hors cité est soit un être dégradé, soit un être surhumain ». C'est-à-dire soit une bête soit un dieu.

Aristote poursuit avec cette affirmation, assez péremptoire : « Il est évident que l'homme est un animal politique, plus que n'importe quelle abeille et que n'importe quel animal grégaire. » En premier lieu, il ne nous dit pas ici que l'homme est le seul animal politique. Il l'est plus que l'abeille qui, seule mentionnée, fonctionne comme paradigme de l'animal grégaire. Il l'est excellemment. Ce qui saute aux yeux, c'est cette mention privilégiée de l'abeille comme paradigme de la socialité animale (Aristote donne ailleurs, dans le livre I de son *Histoire des animaux*, une liste des animaux sociaux comprenant l'homme, l'abeille, la guêpe, la fourmi et la grue). Et c'est évidemment sur le fond de ces textes classiques que se déploieront d'innombrables métaphores de la ruche comme modèle ou contre-modèle de la politique, modèle d'une société utopique et parfaite, ou au contraire d'une société totalitaire. On les retrouvera chez Mandeville, notamment.

Mais c'est encore un autre aspect du texte d'Aristote qui me préoccupe le plus directement, avec un autre type de questionnement sur le rapport homme / animal : ce n'est pas celui de la socialité, c'est celui du langage, même si pour Aristote, c'est en réalité le même problème. Voir la phrase qui suit le passage cité précédemment : « Car comme nous le disons la nature ne fait rien en vain. Or seul parmi les animaux l'homme a un langage. C'est parce qu'il a un langage qu'il est par excellence un

animal politique. » Plus précisément c'est parce qu'il a le *logos*, c'est-à-dire à la fois le langage et la faculté de raisonner, les deux étant liés chez les Grecs. C'est donc parce qu'il a ce *logos* que l'homme se distingue des animaux qui ne sont que grégaires. Pourquoi ? Les animaux n'ont au mieux que la voix, la *phoné*, la capacité à émettre des sons, qui leur permet d'exprimer la sensation physique de l'agréable et du désagréable, c'est-à-dire ce qui touche les conditions de leur survie matérielle immédiate. Elle se maintient dans le registre du simplement vital. En revanche le *logos* est une articulation de la *phoné* selon l'esprit. Il permet de dire aussi le juste et l'injuste, qui sont d'un autre registre que l'agréable et le désagréable. Or c'est évidemment dans le cadre du débat entre le juste et l'injuste que se situe, et prend son sens le plus propre, le politique. C'est l'objet même de la politique.

C'est peut-être l'aporie majeure du politique en tant qu'espace proprement humain. La genèse aristotélicienne de la cité était fondée uniquement sur une organisation naturelle de l'homme et sur l'idée que l'individu seul n'est pas capable d'assurer les conditions de sa survie. Une fois que l'autarcie est atteinte, elle offre quelque chose de plus aux hommes : il devient possible de discuter, dans ce cadre qui est celui de la politique, non plus seulement des conditions de la survie mais de ce critère du juste et de l'injuste. Donc la cité, avec la politique et le langage, offre un supplément par rapport à sa propre finalité initiale.

Ce texte a joué un rôle considérable dans la formation occidentale typique de ce que Schaeffer par exemple appelle « l'exception humaine ». L'homme n'est pas un animal comme les autres, il n'est peut-être même pas un animal. On retrouve cette idée chez Descartes, par exemple, mais aussi de manière récurrente dans toute l'histoire de la pensée occidentale, avec assez peu d'exceptions pour réinscrire l'homme dans l'immanence de la nature (Montaigne, dans *l'Apologie de Raymond Sebond*, propose une défense de l'intelligence animale ; Hume, dans son *Traité de la nature humaine*, essaie à plusieurs reprises de réinscrire l'homme dans son animalité, avec plusieurs chapitres qui portent sur l'intelligence animale, sur la capacité des animaux à raisonner, et, dans le livre 2, sur la capacité des animaux à éprouver des affects, au même titre que les humains : en dépit du fait qu'ils n'ont pas le langage, ils aiment, craignent, détestent, comme les humains).

On trouve donc quelques auteurs pour attribuer aux animaux la première dimension du *logos* : celle que constitue la faculté de raisonner,

Les abeilles sont-elles un animal politique ?

d'assembler des représentations mentales dans un ordre cohérent, déductif, inductif, permettant d'élaborer des conclusions. En revanche, je ne connais pas de penseur qui attribue aux animaux la deuxième dimension du *logos* : celle qui consiste à faire usage d'un langage. Il me semble qu'il a fallu attendre le *xx^e* siècle, pour que la question d'une maîtrise éventuelle de quelque chose comme un langage par des animaux ait pu faire l'objet d'un débat véritablement scientifique, à l'articulation de l'éthologie et de la linguistique.

Le manteau impérial

*Oh ! Vous, dont le travail est joie,
Vous qui n'avez pas d'autre proie
Que les parfums, souffles du ciel,
Vous qui fuyez quand vient décembre,
Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre
Pour donner aux hommes le miel,*

*Chastes buveuses de rosée,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez le lys du coteau,
O sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau !*

*Ruez-vous sur l'homme, guerrières !
O généreuses ouvrières,
Vous le devoir, vous la vertu
Ailes d'or et flèches de flamme,
Tourbillonnez sur cet infâme !
Dites-lui : « Pour qui nous prends-tu ? »*

*« Maudit ! nous sommes les abeilles
Des chalets ombragés de treilles
Notre ruche orne le fronton ;
Nous volons dans l'azur écloses
Sur la bouche ouverte des roses
Et sur les lèvres de Platon.*

*« Ce qui sort de la fange y rentre,
Va trouver Tibère en son antre
Et Charles IX sur son balcon.
Va ! Sur ta pourpre il faut que l'on mette
Non les abeilles de l'Hymette,
Mais l'essaim noir de Montfaucon ! »*

*Et percez-le toutes ensemble
Faites honte au peuple qui tremble,
Aveuglez l'immonde trompeur,
Acharnez-vous sur lui, farouches,
Et qu'il soit chassé par les mouches
Puisque les hommes en ont peur !*

Jersey, juin 1853

Victor Hugo, *Les Châtiments*, 1853.